

VALSE AVEC DIYARBAKIR



REPORTAGE

Quel club peut se vanter de rassembler près de 250 000 followers sur ses réseaux sociaux tout en végétant en D3 turque? Réponse: **Amedspor**, basé dans la ville de Diyarbakir et considéré comme l'équipe nationale informelle du Kurdistan. Un soutien populaire massif qui va malheureusement de pair avec une féroce répression de la part des autorités. Et que la réélection d'Erdogan à la tête de la Turquie, le 28 mai dernier, ne devrait pas alléger. *Par Julien Duez et Diren Tesli.*

à Diyarbakir (Turquie) / Photos: Julien Duez pour So Foot et AFP



"Vivre à Diyarbakir, c'est naître dans une langue et parler de là, de ce lieu où le kurde, parce qu'il a été interdit, n'est pas un kurde correct. Où le turc, parce que ceux qui vivent là ne sont pas turs, n'est pas un turc correct. Où ce que l'on parle n'est le dialecte, le patois d'aucune langue. Où ce que l'on entend n'est surtout pas un accent mais une langue qui 'boite'. Où le kurde et le turc, grammaticalement, sémantiquement, ne se sont pas contentés de se contaminer mais sont allés jusqu'à se briser

l'un l'autre. C'est dire: 'Ô État, si tu pouvais rater ton coup!'" Ces mots de l'écrivain Murat Özyasar, né à Diyarbakir, traduisent toute la complexité de la situation qui caractérise sa ville, la dixième plus grande de Turquie, considérée comme la capitale informelle de la minorité kurde, forte d'environ 20 millions d'individus. Presque un quart de la population nationale. Vivre à Diyarbakir, c'est vivre au cœur d'un rêve inaccessible. Celui de croire, comme en Irak, en Iran et en Syrie, en un État qui n'a jamais existé et qui n'existera

probablement jamais. Lorsque le grand réformateur Mustafa Kemal Atatürk s'y était rendu en 1937, sa visite symbolisait alors la reprise en main des territoires kurdes par la jeune république turque. Des décennies plus tard, en 2005, Recep Tayyip Erdogan, alors premier ministre, y tenait un discours "historique", dans lequel il reconnaissait l'existence d'un "problème kurde, qui n'est pas seulement le problème d'une partie du peuple mais bien de chacun et donc, le mien". Et d'ajouter que la question ne pourrait être

réglée qu'avec *“plus de démocratie, de droits civils et de prospérité, dans le respect de la constitution et des principes des pères fondateurs de notre pays”*. De belles paroles dont on se demande encore ce qu'elles peuvent bien vouloir dire dans la bouche du président turc. Dix ans après ce discours, *Sur*, la vieille-ville de Diyarbakir, célèbre pour son épais mur d'enceinte en basalte noir, faisait en effet l'objet d'un blocus à la suite de la reprise des affrontements entre l'armée turque et le PKK, le Parti des travailleurs du Kurdistan, une organisation politique armée considérée comme terroriste par Ankara, mais aussi par les États-Unis et l'Union européenne. Bilan: des dizaines morts et, selon Amnesty International, près de 300 000 déplacés, sans compter les dégâts matériels considérables. Signe que l'heure n'est toujours pas à l'apaisement, le maire de la ville, Adnan Mizrakli, élu en 2019

“Au stade, on nous interdit de chanter en kurde et d'afficher des messages dans notre langue parce que ça revient à faire l'apologie du terrorisme”, soupire Eyyüp, membre de l'Amedspor Tarafatlar Dernegi, l'association des supporters d'Amedspor. Un nom générique qui, à l'image du CUP au Parc des Princes, rassemble sous une bannière commune les groupes ultras historiques du club, dont les noms (*Direnis*, *“la résistance”* ou *Barikat*, *“la barricade”*) sont plus qu'équivoques. *“Un jour, on a été contrôlés par la police pendant une heure et demie, juste parce qu'on voulait faire rentrer une banderole sur laquelle il était écrit ‘Biji Amedspor’ (Vive Amedspor, en kurde, Ndlr), râle Eyyüp. Par contre, en anglais ou en français, pas de problème...”* Le supporter ne digère pas non plus cette interdiction de déplacement qui touche son groupe. Sept longues années qu'elle dure. La sanction est tombée après un match

de Seyid Riza et Qazi Muhammad, deux leaders historiques du mouvement nationaliste kurde, un écran géant fixé au mur diffuse les matchs du club lorsque celui-ci ferraille hors de ses bases, aux quatre coins de la troisième division. Ce mardi après-midi, Amed reçoit Düzcespor, un club basé au bord de la mer Noire, à plus de 1000 kilomètres au nord-ouest de Diyarbakir. L'enjeu est de taille car les locaux doivent valider leur place en play-offs avant de tenter l'impossible: décrocher parmi les dix qualifiés le seul sésame permettant d'accéder à l'antichambre de la première division. Une élite à laquelle les Rouge et Vert –un clin d'œil aux couleurs du drapeau du Kurdistan– n'ont toujours pas goûté depuis leur création en 1972. *“Le club historique de la ville, ce n'est pas nous, mais Diyarbakirspor, précise Tirej, le capo de l'Amedspor Tarafatlar Dernegi. Ils ont disputé quelques saisons en Süperlig jusqu'en 2010, mais*

appellation pareille, on n'était pas très populaires auprès de la population, donc j'ai proposé d'utiliser la traduction kurde de Diyarbakir: Amed”, hurle-t-il pour couvrir le *We Will Rock You* craché par la discothèque voisine du café où il a donné rendez-vous dans le quartier branché de Diclekent. *“En tant que Kurde, je vois Amedspor comme l'équipe nationale du Kurdistan, mais ça ne veut pas dire qu'on est sectaire pour autant: parmi nos supporters, certains votent pour l'AKP (le Parti de la justice et du développement) d'Erdogan, pas seulement pour le HDP.”* Déformation professionnelle oblige, Mizrak prend la défense de tout ce qui touche de près ou de loin à son club de cœur. Ainsi, lorsqu'on lui parle de Diyarbakir, souvent décrite comme un bled paumé dans la montagne par certains Turcs, le quadra dépeint *“une grande cité vivante et chaleureuse”*. Un endroit qui, selon lui,

rentrerait dans la même logique que ceux qui nous discriminent.” Derrière son bureau qui sent l'eau de Cologne et le cigare à la vanille, cet entrepreneur dans l'industrie pharmaceutique explique que, malgré les bâtons dans les roues que lui mettent l'État, la fédé et les clubs adverses, parapher un contrat à Diyarbakir constitue un formidable tremplin dans une carrière. *“Un joueur qui signe chez nous double instantanément son nombre de followers sur les réseaux sociaux, car le club est suivi dans le monde entier. Et ça, ça compte beaucoup, surtout pour les jeunes”*, assure le boss, qui botte en touche au moment de parler (gros) sous, concédant tout au plus qu'il est bien entouré par d'autres entrepreneurs locaux. Yildirim est plus loquace sur le volet sportif, l'autre corde à son arc. *“Cela peut paraître paradoxal, mais malgré l'interdiction de déplacement qui frappe nos supporters, on est l'un des clubs qui fait*

jumeaux Bender avant de croiser la route de Jérôme Boateng et Mats Hummels chez les espoirs teutons, sans pour autant suivre les mêmes traces. Après son climat sportif, une saison en Buli avec Sankt-Pauli en 2010-2011, il rentre progressivement dans le rang et finit par trouver son salut en signant à Gençlerbirligi, en 2013. Mais son aventure en Süperlig tourne court. Rattrapé par son identité kurde, il est la cible récurrente d'insultes racistes doublées d'agressions physiques. Ajoutez à cela son incapacité à rentrer dans les plans de ses entraîneurs successifs, il jette l'éponge en novembre 2014 et rentre en Allemagne après avoir cassé son contrat. “En quelques mois, il avait pris 12 kilos, se marre Soran Haldi Mizrak, devenu son avocat et à l'origine de sa venue à Amedspor la saison suivante. Mais sur le terrain, c'était notre héros. Lors de sa première saison chez nous, il a planté huit buts et celle d'après,

“Certains veulent qu'on copie le modèle de l'Athletic Bilbao en ne recrutant que des Kurdes, mais je m'y oppose. Quand on recrute un joueur, on lui demande juste d'être humain, pas son ethnité ou sa religion”

Selahattin Yildirim, président d'Amedspor



“Qu'est-ce que je vous sers? P'tite coupe?”

sous l'étiquette du HDP, le Parti démocratique des peuples (pro-kurde), a été destitué quelques mois après sa prise de fonction et remplacé par un *kayyum*, un administrateur directement mandaté par les autorités. La raison? Ce médecin de formation aurait soigné un guérillero du PKK sans en informer les autorités. Dans la rhétorique officielle, cela équivalait à *“appartenir à une organisation terroriste”*. Et surtout, à neuf ans de prison. À Diyarbakir, l'État rate rarement son coup.

Pas de vacances au Club Amed

Dans la préfecture de la province du même nom, la langue parlée est donc boiteuse et, si l'on en croit les supporters de l'Amed Sportif Faaliyetler Kulübü (Amedspor pour les intimes), la répression qu'ils subissent match après match n'allège guère les souffrances.

dans la ville d'Aydin où réside une importante communauté kurde, laquelle avait fêté la victoire dans son quartier, ce qui à l'époque avait été perçu comme de la provocation et une menace à l'ordre public par les autorités. *“Voilà ce que c'est de supporter Amed: être traités comme des citoyens de seconde zone”*, résume Eyyüp, amer. Heureusement pour les membres de l'Amedspor Tarafatlar Dernegi, les dirigeants de leur club sont plus conciliants à leur égard. *“Ils nous ont aidés à ouvrir le café où l'on se trouve actuellement et qui est situé à 200 mètres du stade, remercie Eyyüp en ouvrant une bouteille de thé glacé à la pastèque, fruit dont Diyarbakir est aussi la capitale. C'est agréable de se sentir soutenus, d'autant plus que depuis la nomination du kayyum, notre club ne reçoit plus aucune subvention municipale alors que c'est pourtant obligatoire.”* Derrière le jeune homme, entre les portraits

ensuite ils se sont complètement effondrés.” Au point qu'ils évoluent désormais dans la ligue amateur locale. De quoi leur manquer de respect? Pas du tout, assure Tirej. *“On les respecte d'autant plus qu'ils ont connu une répression similaire à la nôtre par le passé, mais maintenant, c'est nous le club numéro 1, même si on joue en D3. Ici, comme à l'étranger, Amedspor est un symbole du peuple kurde. Tu n'es pas obligé de t'intéresser au foot pour en suivre les résultats. On a des sympathisants dans le monde entier et même un gros groupe de supporters en Allemagne.”* Soran Haldi Mizrak en sait quelque chose. Cet avocat, *“l'un des seuls de la région spécialisé dans le droit du sport”*, a commencé à travailler pour le club en 2014. Il est toujours aussi fier de préciser qu'il est à l'origine du changement de nom du Diyarbakir Belediyesi, un nom connoté à la botte du pouvoir: *“Avec une*



Les Champoglu Elyseglu.

“Ici, comme à l'étranger, Amedspor est un symbole du peuple kurde. On a des sympathisants dans le monde entier”

Tirej, capo des ultras

gagnerait à être connu: *“Chez nous, les joueurs ne payent jamais l'addition au restaurant et on les arrête constamment dans la rue pour prendre une photo, sourit l'avocat. Ça aide à casser les a priori! Au final, Amedspor est un immense coup de pub pour Diyarbakir et le peuple kurde.”* Problème: comment convainct-on un joueur non-kurde de signer pour un club qui, de l'avis même de ses propres supporters, est considéré comme *“le plus détesté de Turquie”*? Pour trouver la réponse, il faut s'asseoir face au président Selahattin Yildirim, lequel a récemment fêté sa réélection à la tête de l'institution pour un deuxième mandat. *“Certains veulent qu'on copie le modèle de l'Athletic Bilbao en ne recrutant que des Kurdes, mais personnellement, je m'y oppose. Quand on recrute un joueur, on lui demande juste d'être humain, on ne s'intéresse pas à son ethnité ou à sa religion. Si c'était le cas, on*

le plus bouger les foules en Turquie”, prétend le président. Ce dernier illustre son propos par un cas d'école: celui d'un déplacement chez le modeste Afyonspor. *“Ils tournent à 500 personnes en moyenne par match à domicile, mais quand on vient chez eux, le stade est plein à craquer de gens venus spécialement pour nous insulter. Ce qu'ils n'ont pas compris, c'est que ça booste nos gars parce que ça les met en lumière. L'année dernière, j'ai déclaré à la télé que si vous êtes en manque de buzz, vous n'avez qu'à parler d'Amed. Tous les yeux seront rivés sur vous!”*

Plan kurde régulier

Deniz Naki a longtemps accaparé la lumière des projecteurs. Né en 1989 en Allemagne de parents ayant fui la répression au Kurdistan, cet attaquant a remporté l'Euro U19 avec les

17, dont 10 en dehors de la surface. À ce moment-là, je crois même qu'il rivalisait avec Messi et Ronaldo dans cet exercice!” Malheureusement pour lui, Naki n'a jamais remporté de ballon d'or. En revanche, il a toujours eu une grande gueule, héritée de son père, un militant communiste torturé dans les prisons du régime avant de s'exiler en Allemagne à sa libération. *“Mes parents m'ont toujours appris qu'il ne fallait pas se taire face à l'injustice”*, confiait-il à l'hebdomadaire *Der Spiegel* début 2016, en plein blocus de Diyarbakir. Son tatouage *Azadi* (“liberté”, en kurde) sur le bras en est une preuve, ses prises de positions sur Facebook aussi. Ainsi, après avoir marqué le but de la victoire face à Bursaspor en huitièmes de finale de coupe de Turquie, il dédie la qualification *“au peuple qui se bat dans la souffrance depuis plus de cinquante jours, ainsi qu'aux blessés et ceux qui ont perdu la vie”*. Pas du goût de la fédé,

qui lui inflige alors 12 matchs de suspension pour “séparatisme et propagande idéologique.” De quoi lui faire manquer le match le plus important de l’histoire d’Amed: un quart de finale (perdu) contre Fenerbahçe. “On a tenté de se défendre en disant qu’il rendait juste hommage à des victimes et je peux vous assurer que les juges étaient d’accord avec nous, mais ils ont subi des pressions qui venaient de tout en haut”, explique son ancien baveux. “Ce qui a fait tomber Deniz, ce sont ses messages de soutien au YPG (des unités de combat engagées au Kurdistan syrien dans la guerre contre Daesh, ndlr), embraye Mizrak. Là encore, on a invoqué la liberté d’expression, mais il a été condamné pour apologie du terrorisme et a pris le maximum: une suspension à vie.” Pour éviter la taule, le militant rentre définitivement en Allemagne en 2018, d’où il continue à faire parler de lui épisodiquement, tantôt en se

Chaque déplacement s’apparente en effet à une mission commando. “Sur Internet, il existe une célèbre vidéo d’un mec qui se fait balancer depuis la tribune VIP d’Ankaragücü, illustre Soran Haldi Mizrak. Bah c’était moi. J’en porte encore les cicatrices. Derrière, les policiers m’ont frappé au lieu de prendre ma défense. J’ai porté plainte mais c’est moi qui ai pris six mois avec sursis car on m’a accusé d’avoir démarré les hostilités en provoquant.” L’avocat garde aussi le souvenir douloureux d’un déplacement à Sivas Belediyespor. “On n’avait pas réussi à trouver d’hôtel parce que personne ne voulait nous loger. On a finalement été dans un petit établissement géré par un Kurde à trente minutes de la ville. Ce soir-là, nos joueurs se sont endormis le ventre vide car aucun restaurant n’a voulu nous livrer de la bouffe...” Mizrak prend une pause, comme si tous ses mauvais souvenirs remontaient soudain à la

ancien employeur, qu’il continue de soutenir ardemment en tribune. Le dernier exemple en date s’est produit en mars 2023 et a fait le tour du monde. À son évocation, Eyyüp, Tirej et leurs potes ultras poussent un profond soupir. “Parfois, on aimerait bien qu’on parle d’Amedspor pour le foot et pas seulement pour des histoires politiques.” C’était dans le stade en forme de crocodile de Bursaspor. Les joueurs de Diyarbakir essuient quatre-vingt-dix minutes de jets d’objets divers, d’insultes racistes et de pancartes représentant des Renault 12 (appelées *Toros* en Turquie), une voiture symbole d’enlèvements et de disparitions non résolues au Kurdistan dans les années 1990. Score final: 2-1 pour les Crocos. Pourtant, le président Yildirim parle aujourd’hui de cette défaite comme d’une victoire. “Je reste extrêmement fier de mes joueurs, assure-t-il un trémolo dans la voix. N’importe qui d’autre

“Laissez-les nous attaquer, on leur répondra avec des fleurs”

Le premier tour de l’élection présidentielle qui s’est tenu le 14 mai dernier a contraint la fédération à décaler tous les matchs au mardi suivant. Le coup d’envoi du choc entre Amed et Düzcespor est programmé à 15 heures. Traduction: seuls les plus irréductibles ont pu se rendre dans les travées du Diyarbakir Stadyumu en s’acquittant d’un billet de 10 livres turques, soit 50 centimes d’euro. “Ne vous faites pas de fausses idées, en temps normal on a une ambiance qui rivalise avec celle des meilleurs clubs de Turquie”, assure Eyyüp qui, comme la plupart de ses potes, s’est mis en arrêt maladie pour être présent. Mais quid de ces enfants qui entourent Hozan Muzaffer, un chanteur “très célèbre dans toute la Turquie et pas seulement au

pelouse, quelques agents armés de caméscopes les filment pour tenter de déceler le moindre geste contestataire. “Là encore, on est les seuls à qui ça arrive”, lâche l’avocat. “Ils nous traitent de terroristes, sauf que ce sont eux qui veulent nous terroriser. Mais ça ne marche pas, jure Eyyüp. Je parie qu’il n’y a pas un club en Turquie qui respecte plus les règles que nous, c’est pour ça qu’ils n’arrivent pas à nous faire disparaître. On ne cherche pas la provocation. Si des fans adverses venaient (eux aussi sont interdits de déplacement à Diyarbakir), on ne les accueillerait pas avec des couteaux, des fumigènes ou des slogans hostiles.” Pourquoi? “Déjà parce qu’on a des femmes et des enfants avec nous dans la tribune, répond le capo Tirej. Et aussi parce qu’on suit la philosophie de notre ancien capitaine Sehmus Özer (mort dans un accident de la route en décembre 2016). Il disait toujours: Laissez-les nous

exceptionnellement été autorisés à se déplacer à Izmir pour le dernier match de la saison régulière. Un retournement de veste aussi inattendu qu’opportuniste, puisque programmé en plein entre-deux tours, et pour lequel aucun incident n’a été à déplorer. Si la montée en D2 est de nouveau remise à plus tard, chacun a déjà son avis sur ce qu’elle provoquerait. “Déjà, les matchs seront diffusés à la télévision nationale, précise Yildirim. Cela permettra certainement de limiter les abus.” “Et puis ça permettra de recruter des étrangers, en D3 c’est interdit, poursuit Mizrak. Sportivement, on pourra changer de dimension et se permettre de rêver d’accéder à l’élite, voire à l’Europe.” Les ultras, eux, savent bien que tout changement sportif passe d’abord par un changement politique. “On n’a pas fait directement campagne pour un parti, mais ce n’était pas la peine. Ici, tout le monde sait

“Sur Internet, il existe une célèbre vidéo d’un mec qui se fait balancer depuis la tribune. Bah c’était moi. J’en porte encore les cicatrices”

Soran Haldi Mizrak, avocat et supporter d’Amedspor



“Ils nous traitent de terroristes, sauf que ce sont eux qui veulent nous terroriser”

Eyyüp, ultra local

mettant en grève de la faim devant le siège des Nations unies pour alerter sur la situation du Kurdistan syrien, tantôt en écrivant à Mesut Özlil pour tenter de l’enjoindre à se positionner contre le racisme en Turquie: “Penses-y s’il te plaît: ceux qui t’accueilleront à bras ouverts lors de ton prochain voyage seront les mêmes racistes qui m’attaquent.” Ses coups de gueules à répétition lui vaudront deux coups de feu contre sa voiture. Naki s’en sort indemne, avant d’être finalement incarcéré en 2020 à Aix-la-Chapelle pour son implication dans des attaques à main armée au sein d’un gang de la mafia kurde. Aujourd’hui âgé de 34 ans, sa carrière sportive est définitivement derrière lui, mais le cas de celui qui vient tout juste d’être libéré de prison met en lumière une chose: porter le maillot d’Amedspor implique d’avoir les épaules solides.

surface, parmi lesquels ces dirigeants du Fatih Karagümrük “qui sont venus nous menacer directement dans le vestiaire”, mais aussi ceux de Sakaryaspor. “Pendant l’échauffement, ils ont diffusé des images des opérations commandos de l’armée turque à l’époque du blocus de Diyarbakir sur les écrans géants, bouillonne le quadragénaire. Tout ça, c’est notre routine. En même temps, quoi de plus normal quand le ministre de l’intérieur nous voue une haine profonde en déclarant qu’on ne devrait pas exister, ou que les médias pro-AKP affirment qu’on est directement financés par le PKK?” Autant d’événements qui l’ont poussé à rendre son tablier d’avocat du club en 2017, épuisé par la pression inhérente à son job et aux passages à répétition devant la commission de discipline. Si son calvaire est aujourd’hui terminé, ce n’est pas le cas de son

aurait quitté le terrain mais eux sont restés jusqu’à la dernière seconde alors que dans n’importe quel pays normal, le match aurait été arrêté!” Maigre consolation, Bursaspor écope à l’époque d’une amende de 16 000 euros, assortie de neuf matchs à huis clos. Une peine finalement réduite à sept rencontres, au grand dam du capo Tirej, qui pointe du doigt une justice à deux vitesses. “Il y a dix ans, les fans de Bursaspor ont attaqué des femmes et des enfants de chez nous en tribune, certains ont même dû être hospitalisés, se remémore-t-il, révolté. Nous, pendant le blocus de 2016, on avait déployé une banderole sur laquelle il était écrit: ‘Les enfants ne doivent pas mourir, ils doivent aller au stade’. La police a arrêté 36 des nôtres et la fédération nous a retiré trois points. Vous trouvez ça juste?”

Kurdistan”, occupé à clipper son dernier single –sobrement intitulé *Amedspor*– sur le parvis du stade? “Depuis le séisme du 6 février (qui a légèrement touché Diyarbakir, voir *So Foot* n°205), ils n’ont plus l’obligation d’aller à l’école, explique un supporter local. Alors ils en profitent.” Dans l’enceinte de 33 000 places, ceux que l’on remarque immédiatement ne sont pas les 3500 spectateurs présents, mais plutôt les 1500 flics dépêchés pour l’occasion. “Et encore, d’habitude il y en a 2000 de plus”, souffle le président Selahattin Yildirim. Soit beaucoup trop, selon Soran Haldi Mizrak. “C’est complètement démesuré. Normalement, on envoie des brigades spécialement dédiées aux événements sportifs, nous on a le droit à des unités antiterroristes!” Lorsque retentit l’hymne national, les ultras se lèvent mais restent silencieux en tendant leur écharpe. En bord de

LYAS AKENGIN / AFP

attaquer, on leur répondra avec des fleurs.” Sur le terrain, Amed fait plutôt parler la poudre et écrabouille Düzcespor (4-0). Les play-offs sont assurés, le plus dur peut commencer. “Ces derniers temps, les résultats étaient moins bons, donc avant le match j’ai montré une vidéo aux joueurs”, révèle le président le lendemain, lors du débrassage. Une vidéo garantie sans extraits du film *Gladiator*. “On y voyait des supporters foutre le feu en ville après des victoires importantes: ceux du Napoli, de Sakaryaspor, de Kocaelispor... Et je leur ai dit que s’ils gagnaient les play-offs, ce ne serait pas seulement Diyarbakir qui s’enflammerait, mais les Kurdes du monde entier.” Las, Amedspor a perdu d’entrée de jeu son huitième de finale face à Erzincanspor, mettant prématurément fin à ses espoirs de montée. Entre-temps, les supporters ont

pour qui voter afin que les choses bougent. Si la coalition de l’opposition l’emporte, ça aura une influence directe sur la fédération et ça permettra au moins de desserrer l’étoupe dans lequel on est coincés, analyse Eyyüp. Parce qu’actuellement, disons-le franchement, on a le sentiment d’être retenus prisonniers chez nous.” Le 28 mai dernier, tard dans la soirée, les résultats sont tombés. Avec environ 52% des voix, Recep Tayyip Erdogan a été réélu à la présidence de la République pour la deuxième fois consécutive. À Diyarbakir, plus que jamais, seule une accession d’Amedspor en D2 pourrait désormais dégager l’horizon. ● TOUTS PROPOS RECUEILLIS PAR JD ET DF.

À lire: *Certifié conforme, histoires de Diyarbakir*, de Murat Özyasar (éditions Kontr).